

EDOUARD CADOL



LE

BESIGUE CHINOIS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

—
1894

Tous droits réservés.



LE
BESIGUE CHINOIS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Jouée pour la première fois, le 15 octobre 1893, en

Représentation gratuite

(Au cours des réjouissances publiques, organisées en l'honneur de S. M. le Tzar, et de l'escadre Impériale russe, à son arrivée en France), sur le THÉÂTRE MUNICIPAL D'ASNIÈRES.

Direction de M. BRANCIARD

YH

26620

PERSONNAGES

MARTHE DE MARANGE.
ROBERT DU PRAY.

A Paris, de nos jours

LE BESIGUE CHINOIS

Un salon, porte au fond ; une de chaque côté. Ameublement confortable. Une table vers le milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, seule.

Au lever du rideau, la scène est vide. Marthe paraît par une porte de côté, entre, puis revient à la porte, et parle à une servante qu'on ne voit pas.

MARTHE.

Marianne... Vous vous rappellerez bien ce nom : « du Pray ; monsieur Robert Dupray » n'est-ce pas?... Plaît-il ? C'est le nom de mon fils ? Parfaitement. Où avais-je la tête ! En effet, c'est le nom de monsieur Jacques ; ce qui se comprend, puisque le Monsieur qui va venir est son père. C'est compris ? Eh bien ! vous ne l'annoncerez pas. Et durant sa présence, je ne serai visible pour personne ; mais personne ! C'est entendu... (Elle ferme la porte, puis l'entrebaille de nouveau.) Marianne... Ce Monsieur a été mon mari. Oui. Pendant quelques années, je me suis appelée : « Madame du Pray ». (Elle descend en scène.) Voilà de quoi couper court aux suppositions... S'il avait accepté l'entrevue chez l'avoué,

je n'en serais pas à faire des confidences à ma femme de chambre. Mais il n'a pas voulu. (Relisant un billet resté sur la table)... « *Puisque c'est au sujet de* « *notre fils que vous désirez m'entretenir, un tiers n'a* « *que faire entre nous. J'aurai donc l'honneur de me* « *présenter chez vous, à deux heures, demain* »... Soit! Du moment qu'il lui est indifférent de revenir dans cet appartement que nous avons partagé. . Oh les hommes! Aucune délicatesse!... Enfin!... Il ne tardera plus. (Elle se regarde à la glace.) Je l'ai aperçu, il y a quelque temps; il ne change pas, lui. (Avec une nuance de dépit) Il ne change pas!... C'est donc juste? J'en connais des maris... qui n'ont rien à se reprocher eux!... Eh bien! ils sont changés Parfaits; mais changés; même vilains! C'est donc juste? Non ce n'est pas juste, et même, il faudrait une loi, qui... (On entend sonner.) Le voilà!... Est-ce curieux que ça me trouble? Qu'il ne s'en aperçoive pas du moins...

SCÈNE II

MARTHE, ROBERT.

Saluts contraints, puis :

ROBERT, sans avancer.

Madame...

MARTHE.

Entrez... Mais, entrez, Monsieur. Asseyez-vous, on ne paie pas les chaises.

ROBERT, embarrassé.

Votre santé?...

MARTHE, sardonique, après un signe de tête.

Vous-même, je vois, ne semblez pas avoir dé péri.

ROBERT.

Ce n'était pas, je pense, indispensable; pourtant s'il faut m'en excuser...

MARTHE, susceptible.

Si vous êtes venu pour vous amuser à mes dépens...

ROBERT.

Du tout ! Mais votre façon de m'accueillir me déconcerte un peu, je l'avoue.

MARTHE.

Je ne puis pourtant pas vous sauter au cou.

ROBERT.

Ce ne serait... plus convenable.

MARTHE, sévère.

Monsieur !... Venons au fait, s'il vous plaît. Il s'agit de mon fils.

ROBERT.

De... notre fils, de Jacques, en effet.

MARTHE.

Comme je me suis permis de vous l'écrire, il parle d'entrer dans la marine, de se préparer aux examens du Borda. Le savez-vous, Monsieur ?

ROBERT.

Je le sais, Madame.

MARTHE.

Qu'avez-vous à dire ?

ROBERT.

Bien que la carrière soit infiniment honorable et glorieuse, une telle résolution de sa part, est au moins singulière.

MARTHE, susceptible.

Singulière ? Dois-je entendre par là, que vous trouvez à reprendre aux principes qui ont présidé à son éducation première ?

ROBERT.

Nullement ! Mais...

MARTHE, s'animant.

Ce sont les miens, Monsieur. Vous les approuviez autrefois, si j'ai bonne mémoire. Mais alors...

ROBERT.

Alors, il est vrai, Madame, que je...

MARTHE, l'interrompant.

Ah ! laissons le passé, n'est-ce pas ?

ROBERT.

Remarquez, je vous prie...

MARTHE, l'interrompant.

Que vous vous gardez d'y faire allusion ? C'est prudent. Et ce n'est pas d'hier que vous l'avez compris ; puisque même au tribunal, vous vous êtes borné à vous en remettre à la sagesse des juges. Ne vous en prenez donc qu'à vous, s'ils m'ont donné gain de cause.

ROBERT.

Je ne me plains pas.

MARTHE.

Moi non plus ! J'y aurais du reste, mauvaise grâce : partage par moitié de l'avoir commun ; ce qui est un beau denier, pour une femme épousée sans dot, soi-disant par inclination.

ROBERT.

Soi-disant ? Dites...

MARTHE, dédaigneuse, puis s'animant à mesure.

Oui ; ah !... Je vous dispense de ménager mon amour-propre. Mais le meilleur est que l'on m'a accordé la garde de mon fils... Vous ne me l'avez pas disputé, je le reconnais. Ce n'est même pas vous qui avez demandé qu'il fût mis en pension à huit ans ; c'est le ministère public qui l'a pris sur lui, réglant jusqu'aux visites de ses père et mère, je sais tout cela, et je me suis exécutée strictement. Mais du moins, j'espérais que ses études finies, il me reviendrait. Et voilà qu'à quatorze ans, tout au plus, il veut s'éloigner de moi ; s'embarquer, en dépit des dangers, si nombreux : la tempête, les écueils, les abordages, l'insalubrité des climats lointains. D'où lui vient donc cette idée ? Qui la lui a suggérée ? Je vous le demande ; oui, oui, je vous le demande !

ROBERT.

M'en accuseriez-vous ?

MARTHE.

Qui sait ! pour vous venger, pour me l'ôter.

ROBERT, protestant.

Ah ! Madame !...

MARTHE, animée.

En ce cas comment n'interposez-vous pas votre autorité ? C'est cela qui m'échappe, qui me semble incompréhensible de la part d'un père. Vous voyez ! je vous le dis bien franchement. Et que répondez-vous ? Rien, rien !... Rien du tout !

ROBERT.

Permettez...

MARTHE.

Ah ! soyez loyal ! Je vous fais juge : Avez-vous répondu quelque chose ?

ROBERT.

Non ; mais...

MARTHE, triomphante.

Ah ! il en convient !

ROBERT.

Mais sapristi ! que répondre, puisque vous parlez tout le temps ! Pardon, ne vous fâchez pas. Et croyez que j'ai très gros cœur, comme vous. Quant à opposer mon autorité, c'est vite dit ! Quelle est-elle, l'autorité d'un père qu'un tribunal a condamné, dépossédé de partie de sa tutelle ?

MARTHE.

C'est votre faute !

ROBERT, s'animant légèrement.

Peut-on dire !... C'est ma faute, si votre avocat

m'a noirci à outrance, en articulant des mensonges? Vous le savez bien, vous, que ce sont des mensonges.

MARTHE.

Parbleu! Mais c'est la plaidoirie, cela, Monsieur! C'est bien connu! A quoi serviraient les avocats, alors? Du reste, on pensait que le vôtre, en usant du même procédé, en ferait rabattre pour le moins, les deux tiers. Pourquoi n'a-t-il pas répliqué. Est-ce qu'il était malade? non!... En ce cas, pourquoi ne vous a-t-il pas défendu?

ROBERT.

Parce que...

MARTHE, animée.

Parce que vous étiez enchanté de perdre le procès, de vous débarrasser de vos liens, de recouvrer votre chère liberté!

ROBERT, s'animant à son tour.

C'est un peu fort!... Mais rappelez-vous donc, qu'au contraire, je vous ai conjurée de ne pas plaider. La veille de l'audience encore, je me présentais chez Mademoiselle votre tante, décidé à me jeter à vos pieds.

MARTHE.

Il était trop tard!

ROBERT.

Trop tard?... Mais depuis deux mois, vous le savez bien, je montais des factions interminables sous vos fenêtres, espérant vous voir sortir, vous aborder, vous convaincre. Les boutiquiers commençaient à me prendre pour un malfaiteur, le

portier démanchait ses balais, à la nuit tombante, et votre tante, non satisfaite de me jeter la porte au nez, me signalait à la police.

MARTHE, s'animant.

Trop tard, je vous dis. Ma tante me tenait enfermée. C'est avant qu'il fallait m'empêcher de la croire jusqu'à la suivre. Il fallait parler plus haut qu'elle, vous fâcher, même la renvoyer de chez-nous; il fallait... Eh! oui! il fallait me battre plutôt!

ROBERT.

Ah!

MARTHE, sévèrement.

Si vous m'aviez aimée, Monsieur!...

ROBERT.

Vous allez me faire un crime de ne pas vous avoir battue?

MARTHE.

Pas fort; mais... Allons! vous avez manqué d'énergie!

ROBERT.

C'est admirable! Votre avocat eût fait merveille avec cet argument: — « Messieurs, ce mari qui « parle de son respect et de son amour, il ne vous a « même pas battue, le monstre! »

MARTHE, découragée.

Si vous plaisantez!..

ROBERT.

Il n'y a pas lieu. Je le sais, hélas! Mais en vérité, Marthe, si je ne me suis pas défendu, c'est afin

que la mère de mon fils ne fût pas diminuée, entamée par la moindre articulation. Comment ne l'avez-vous pas deviné ?

MARTHE.

Plus tard, oui ; cette supposition m'est venue, quand ma tante, se brouillant avec moi, est retournée dans sa province... Enfin ! que voulez-vous !... Ce qui est fait, est fait ; rien ne sert d'y revenir. Toutefois, si Jacques s'obstine à s'embarquer, me voilà bien, moi, dites : sans enfant, sans mari... A votre idée que pourrais-je bien faire pour ne pas tout-à-fait mourir d'ennui ?

ROBERT, évasif.

Mon Dieu... Il y a à Paris différentes sociétés de bienfaisance ; on soulage des infortunes, on console des affligés.

MARTHE.

C'est gai, ça ! Non que j'aie le goût excessif des distractions mondaines. Mais quelles relations peut entretenir une femme seule ?

ROBERT.

Prenez une dame de compagnie.

MARTHE.

Peuh !

ROBERT.

C'est du moins quelqu'un à qui parler.

MARTHE.

De quoi ?

ROBERT.

De ce qu'on lit dans le journal. Et puis la plu-

part ont eu des revers, qu'elles racontent volontiers.

MARTHE.

Voilà encore qui est réjouissant !

ROBERT.

Si je me rappelle, vous aimiez assez faire un besigue chinois au coin du feu, eh bien...

MARTHE.

Autrefois, j'en conviens...

ROBERT.

Vous ne jouez plus au besigue ?

MARTHE.

Jamais... Et je crois bien que les cartes sont restées telles que vous les avez laissées à notre dernière partie. (Elle a ouvert un tiroir de la table.) Oui, les voilà. (Elle les sort, et machinalement les mêle.) Pour jouer au besigue ou à tout autre jeu, avec quelqu'un, il faut être sur le pied de l'égalité, voyez-vous.

ROBERT, coupant machinalement.

C'est juste.

MARTHE, distribuant les cartes par distraction.

Savez-vous : je suis parfois tentée à suivre le conseil de me remarier.

ROBERT, tout en jouant, sans y prendre garde.

Ah!... On vous le conseille ?...

MARTHE.

On m'a même parlé d'un Monsieur.

ROBERT.

Ah... Eh bien ?

MARTHE.

Qu'est-ce que vous en dites ?

ROBERT, évusif.

Mon Dieu ! moi... Il n'y a donc que des sept, dans ce jeu-là ?

MARTHE.

Ça vous est égal, que je me remarie ?

ROBERT, vivement.

Non !... (Se dominant.) Mais c'est délicat de vous dire...

MARTHE.

Pourquoi ? Nous ne sommes plus rien l'un à l'autre. Vous êtes à mon égard, comme un étranger.

ROBERT.

Un étranger !...

MARTHE.

Meltons : une connaissance... Et une connaissance peut donner son avis.

ROBERT.

Soit ! Eh bien ! prenez garde. Quarante d'atout.

MARTHE.

En quoi ?

ROBERT.

En trèfle.

MARTHE.

Quelle contrariété ; j'ai jeté un dix. Prendre garde, dites-vous ?...

ROBERT.

On peut troquer son cheval borgne contre un aveugle.

MARTHE.

Cent d'as. N'êtes-vous pas un peu comme le chien du jardinier aussi ? Quarante de valets.

ROBERT.

Vlan ! Les deux de carreau. Me voilà fixé. Le chien du jardinier n'a pas d'application en ceci. C'est de vous, non de moi, qu'il est question. C'est vous qui m'intéressez.

MARTHE.

Vrai ?

ROBERT.

Comme une connaissance. D'abord pourquoi ce Monsieur veut-il vous épouser ?

MARTHE.

Dame !...

ROBERT.

Bon ; mais quelle est sa position ? Est-il riche ?

MARTHE.

Non.

ROBERT.

Aïe !

MARTHE.

Il l'a été ; mais...

ROBERT.

Ah ! aïe aïe !

MARTHE.

Qu'est-ce que vous avez ?

ROBERT.

Fait-il quelque chose ?

MARTHE.

Non.

ROBERT.

Rien ?

MARTHE.

Rien. C'est un homme comme il faut.

ROBERT.

Je vous remercie bien par exemple ! Parce que je su's maître d'usine, je ne suis donc pas comme il faut ?

MARTHE.

Je veux dire...

ROBERT.

Pardon ; la levée est à moi : deux cent cinquante.

MARTHE.

Vous ne m'avez pas comprise. Je dis... je dis : quarante de besigue.

ROBERT.

Gare à moi !

MARTHE.

Oui ! faites semblant de craindre le cinq cents!...

ROBERT.

Ah ! Je n'y mets pas de malice.

MARTHE.

A d'autres ! Je sais votre jeu comme si je le voyais. A vous de prendre une carte. Ainsi, vous craignez que ce monsieur n'ait des vues intéressées. C'est peut-être arbitraire, puisque vous ne le connaissez pas. Moi non plus, du reste. Au fait : savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez prendre des renseignements.

ROBERT, suffoqué.

Moi ?

MARTHE.

Si vous me portez intérêt ?

ROBERT.

Certainement, je vous porte intérêt. Mais vous me donnez là une drôle de commission !

MARTHE.

A qui voulez-vous que je m'adresse ? En qui avoir toute confiance, dans l'isolement où je me trouve ?

ROBERT.

Mademoiselle votre tante est toute indiquée, je crois...

MARTHE.

Dieu du ciel ! Oubliez-vous donc son caractère ! Elle ne cherche que plaies et bosses.

ROBERT.

J'en sais quelque chose, il est vrai.

MARTHE.

D'ailleurs, nous sommes brouillées à tout jamais, et elle crie partout que je ne puis vivre avec personne. C'est qu'à présent, elle proclame que vous êtes blanc comme neige, et que tous les torts sont de mon côté. Positivement, elle vous porte aux nues !

ROBERT.

Aucune reconnaissance, moi !

MARTHE.

Vous voyez bien que c'est à vous de m'assister ; car enfin, si faute de savoir, j'allais tomber sur quelqu'un qui ne fût pas estimable ! J'en suis sûre, ça vous ferait quelque chose.

ROBERT, avec entraînement.

Dites que j'en serais désolé, et si l'on vous rendait malheureuse...

MARTHE.

Soyez franc, Robert...

ROBERT, animé.

Dites, Marthe. Parlez, oui parlez !

MARTHE.

Vous avez l'autre dame de pique.

ROBERT.

Parole d'honneur, je ne l'ai pas. Mais j'ai quatre-vingt de rois que j'oubliais de compter. (Il les marque.) Vous me troublez, avec cette idée de m'envoyer aux renseignements, pour une chose pareille. Je ne peux pas ; là, vrai ! Mettez-vous à ma place. Vous dissuader ou vous encourager, m'expose à

des suspicions également pénibles. Tenez, ne parlons plus de ça, je vous en prie.

MARTHE.

N'en parlons donc plus! (Un silence.) Soixante de dames. (Un silence.) Vous êtes distrait, on dirait?

ROBERT.

Pas du tout; non. Je cherche un as qui ne vient pas.

MARTHE.

Deux cent cinquante.

Un silence.

ROBERT.

Il est bien, ce Monsieur?

MARTHE.

Pas mal.

Un silence.

ROBERT.

Mieux que moi?

MARTHE, l'examinant.

Ce n'est pas le même genre.

ROBERT.

Où l'avez-vous vu?

MARTHE.

Je ne l'ai pas vu.

ROBERT.

Allons donc! Jamais?

MARTHE.

Jamais. On m'a donné sa photographie.

ROBERT.

Ah ! un échantillon. C'est un mariage sur échantillon.

MARTHE.

Voulez-vous la voir ? Si, si, voyez-la donc. (Se levant, en posant les cartes.) Attendez un moment, je vais vous la chercher.

Elle sort de côté.

SCÈNE III

ROBERT, seul.

ROBERT, après un moment.

Quelle drôle d'idée ; mais quelle drôle d'idée de vouloir que je m'occupe de mon successeur !... Pourquoi pas le lui amener ici ? Ah ! mais je suppose qu'elle a l'intention de déménager. Elle ne peut vraiment pas implanter cet autre dans notre appartement ; lui donner ma chambre. Elle est là ma chambre. (Il se consulte, écoute, puis va à une porte de côté, l'ouvre et regarde) Tout y est en place. C'est-là que j'ai vécu des années. On travaillait, on s'encourageait à espérer la réussite, la fortune. On en déterminait le futur emploi, on en jouissait par anticipation, en des rêves si aimables !... Toute ma jeunesse est enfermée entre ces quatre murs ! Et elle va y installer cet... individu ? Ah ! les femmes !... Aucune délicatesse... Pauvre « ma chambre ! » (Il referme.) Je regrette de n'avoir pas accepté l'entrevue chez l'avoué. On aurait pas remué les cendres du passé, et .. (La voyant rentrer avec un plateau, sur lequel sont une bouteille, deux petits verres et des biscuits.) Qu'est-ce qu'elle apporte ?



SCÈNE IV

ROBERT, MARTHE.

MARTHE.

Au secours, ça chavire.

ROBERT, l'aidant.

Qu'est-ce que cela ?

MARTHE.

Vous preniez quelque chose, vers quatre heures, autrefois.

ROBERT.

Vous vous l'êtes rappelé ?

MARTHE.

D'autant que vous m'en avez fait contracter l'habitude.

ROBERT.

Je l'ai perdue depuis.

MARTHE, contrariée.

Ah !...

ROBERT.

Je n'ai personne pour y songer, et le besoin s'en est passé.

MARTHE.

Vous ferez exception. J'aurais honte de goûter toute seule. Et puis, il est de votre temps, ce Malaga.

ROBERT.

De mon temps ? (Un peu troublé.) Les biscuits aussi ?

MARTHE.

Qu'est-ce que vous dites !... (L'ayant servi.) Tenez, voilà la photographie.

ROBERT, résigné.

Ah ! Ah ! Ah ! bon !

Il regarde la photographie, puis lui-même, à la glace, semblant comparer.

MARTHE.

Eh ?...

ROBERT.

Peuh !...

MARTHE.

Le regard pourtant... hein ?

ROBERT.

Si vous voulez. C'est retouché du reste. C'est à lui, ces cheveux-là ?

MARTHE.

Je suppose.

ROBERT, d'un ton détaché.

Informez-vous. Au résumé : banal. Et puis, la jambe est courte .. le genou en dedans. Il faudrait le voir marcher. Vous êtes sûre qu'il n'est pas un peu bossu ? (Sur un mouvement.) Dame ! voilà bien la face ; mais quel est le revers ?

MARTHE.

Allons ! vous le diminuez à plaisir. Après tout,

chauve, bancal, bossu, qu'est-ce que ça vous fait!

ROBERT, s'animant.

Beaucoup! Ça me fait beaucoup, parce que je m'inquiète pour vous. Sans doute, votre situation présente est maussade. Mais que sera-t-elle si vous vous remariez? De quel œil le monde vous verra-t-il contracter une union tardive, à laquelle la sanction des autels fera défaut? Et si le compagnon que vous vous serez donné, est un piètre compagnon? Si ses idées, ses façons heurtent votre sentiment, lui en ferez-vous aisément le sacrifice? Ou bien, ne pouvant tenir aux discussions, aux luttes intérieures, recourrez-vous à l'expédient d'une nouvelle requête en divorce? Encore?... Que pensera-t-on de votre caractère? Qui, autre que moi, vous plaindra, vous tendra la main, si besoin est? Enfin... et c'est cela qui me fait surmonter la mauvaise grâce de traiter un tel sujet, quand tout, même l'amour-propre, me commande le silence! enfin, dis-je, quelle sera l'impression de votre fils en vous voyant au bras d'un inconnu, à qui vous aurez donné la place qu'a occupée son père?

MARTHE, troublée.

Mon fils!

ROBERT.

L'avez-vous oublié?

MARTHE, s'animant.

N'est-ce pas lui qui me pousse à chercher un appui au dehors, puisqu'il me refuse le sien, dans l'avenir, puisqu'il m'abandonne et qu'il s'embarque?

ROBERT, mélancolique.

Loin de l'accuser, plaignez-le plutôt!... Tenez: je

voulais vous épargner le chagrin de savoir la raison de sa détermination ; mais...

MARTHE, vivement et susceptible.

Il vous l'a dite, à vous!...

ROBERT.

A moi?... A un père qu'un jugement a publiquement déconsidéré ? Non ! D'ailleurs, son équité lui eut paru fléchir en m'accordant de préférence une confiance qu'il veut nous devoir également. Mais, il s'en est ouvert à son parrain qui me l'a répété... Eh bien ! Si Jacques aspire à s'éloigner, à s'expatrier, c'est qu'il souffre de nos dissentiments ; c'est qu'il ne veut pas avoir à prononcer entre nous et qu'en se comparant à ses camarades, il a l'humiliation de ne pas se sentir dans une condition ordinaire ; de n'être pas un enfant comme celui de tout le monde enfin !

MARTHE.

Ah ! Robert!... Vous m'accablez !

ROBERT.

Pardon ! J'aurais dû me taire.

MARTHE, très simple.

Non. En sa rancune, ma tante a raison ; c'est moi qui ai tort, envers Jacques, envers vous ; envers moi plus encore. Vous m'ouvrez les yeux et je me repens. Hélas ! C'est trop tard ! J'ai perdu le droit d'invoquer le passé. Il est mort, emportant les sentiments que j'ai méconnus. Mais si je ne puis plus faire appel à un reste d'affection, laissez-moi me réclamer de votre générosité : Délivrez Jacques du chagrin qui attriste sa jeune âme ; rendez-lui sa mère... reprenez-moi. Oh ! reprenez-moi, Robert ; je

me tiendrai dans l'ombre à vos côtés ; je ne vous gênerai pas...

ROBERT, l'interrompant.

Marthe!... Le jour où le parrain de Jacques m'a édifié, je me suis mis en chemin, pour vous dire cette même phrase : — « Pour lui, reprenez-moi. » Pourtant je n'ai pas poursuivi ma route...

MARTHE.

Pourquoi ?

ROBERT.

Parce que... Ça ne se peut plus.

MARTHE.

... Oui ! A vous aussi l'isolement a pesé ; vous vous êtes créé des liens...

ROBERT.

Non ! Ce n'est pas cela.

MARTHE.

Qu'est-ce alors ?

ROBERT, après hésitation.

... Vous le saurez plus tard.

MARTHE.

Je vous supplie !...

ROBERT.

Eh bien !... je prêterais à des commentaires diminuants... fâcheux pour vous-même. J'aurais l'air de rechercher un meilleur état de fortune.

MARTHE.

Vous êtes ruiné ?

ROBERT.

Les choses ne sont pas à ce point. Mais le partage de l'avoir commun a privé l'usine d'une partie des fonds nécessaires à sa prospérité. J'ai lutté sans succès. Aujourd'hui, il faut passer la main ; céder l'entreprise. Rassurez-vous toutefois. Il me restera une position décente qui suffit à mes goûts, et...

MARTHE, s'animant.

Mais je n'ai rien qui ne me vienne de vous!... Et je continuerais d'être riche quand vous vous réduisez?... Voilà ce que j'ai fait!...

ROBERT.

Madame!...

MARTHE.

Ah! Robert!... Si vous m'aviez battue!... nous n'en serions pas là! Mais, quels que soient mes torts ; vous ne pouvez me condamner à l'ingratitude envers vous. Au nom de Jacques, dans son intérêt même, je réclame que vous disposiez de ce dont vous m'avez gratifiée. Il faut que vous gardiez l'usine. Tenez : si je n'ai pas su rester votre femme ; si je ne mérite pas d'être votre amie, supportez moi du moins, comme commanditaire... Robert. (Très simple.) .. Je vous demande pardon.

ROBERT, troublé.

Taisez-vous!...

MARTHE, anxieuse.

Non?...

ROBERT, très simple.

... Demandez un chapeau et venez.

MARTHE.

Où ?

ROBERT, lui tendant la main.

Chercher ton fils!...

Rideau.

